

Les poèmes de Pierre Lepère ont des accents lyriques capables de sortir des larmes du calice de nos émotions, de mettre dans le mille la flèche du cœur aux corolles tendues pour s'accorder à un timbre de voix et une musique nervalienne, « orphéenne ». Pierre Lepère : Orphée sur sa barque nocturne en route vers une île marginale intérieure, aux rives brûlantes qui n'ont pas encore cependant fermé leurs regards sur le large du littoral : poète escorté par les Bacchantes, transporté « aux portes » même du « délire » (poétique) par la lyre des mots puissamment célébrée :

*Mes mots ont une vie  
Plus présente et plus vive*

*Que la réalité  
Sans objet qui m'assaille  
Tenir vaille que vaille  
Le cap jusqu'à la fin  
Du voyage de l'âge  
Affronter à mains nues  
L'écume du printemps  
Et n'étant plus personne  
Reconquérir Ithaque...*

*Murielle Compère-Demarcy*

*Pascal Boulanger, Trame : anthologie, 1991-2018, suivi de L'amour là, Tinbad Poésie, 2018, 368 p., 30 €*

Pascal Boulanger est un révolté. Contre le prosaïsme du monde, contre le nihilisme de l'esprit contemporain. Mais il n'en a pas conçu de fougue logorrhéique à l'égal de Bloy, pas davantage d'égoïsme convulsif comme Léautaud, non plus d'humour désabusé

à la Guitry : « Le rebelle vit caché et goûte le souffle d'un monde jamais perdu. Sa tête est comme une nuée d'encre, ses cheveux comme des étoiles éparpillées. Son œil gauche devient le soleil, son œil droit la lune. Il connaît beaucoup de morts plus vivants que les vivants. Il forme un tableau fixe ou errant. Il va parler maintenant comme il n'a jamais parlé jusqu'ici » (p. 85-86).

Le texte requérant de Pascal Boulanger mêle ainsi l'*epos*, comme dans « Tacite » ou « Guerre perdue » ; le *polemos* à la manière d'Héraclite : « Le vent souffle nuit et jour/Le pouvoir est fondé sur l'intrigue et le complot/La guerre engendre tout et règne sur toutes choses » (p. 78) ; et le *logos* : « La pensée se pose la question du commencement/de l'oubli livré à l'oubli/mais si je deviens ce que je vois/ne suis-je pas en toute chose, éternellement ? » (p. 188). Et encore l'*eros* et l'*oiktirmos*, la compassion.

Une anthologie courant sur presque trente ans d'écriture poétique ne saurait délivrer un seul ton. Pascal Boulanger mêle de rudes catilinaires : « Les chrétiens déchristianisés ne distinguent plus laitue & chardon dans la vallée du carnage » (p. 236), « C'est entendu/L'homme est une corruption en marche » (p. 240) ; à des apparitions inspirées : « Les mouettes sont immobiles, c'est une absence de monde, un verrou dans la bouche rouge des hommes » (p. 40) ; à des sentences conjecturales : « La flamme d'une bougie/balaie les dernières traces/du monde » (p. 269) ; comme un paysan assole ses terres labourables.

Il y a de l'énigme chez Pascal Boulanger mais pas d'hermétisme, des mystères mais toujours intelligibles, sensibles, suggestifs : « C'est la nuit sur le monde. Il consent. Il s'éloigne, il déserte à présent. Le monde flâne, s'éternise. Il se donne à la crinière des sables, aux bêtes marines. Il s'exile, enfin seul au monde. Avec ses indices, sa bruyère, ses traces de pas sur les chemins » (p. 40).

Le rebelle parle donc « comme il n'a jamais parlé ». Parce qu'il a mobilisé une *koinè* dans laquelle se fondent la douleur et la cosmogonie apaisante, la catastrophe et la subtilité des réminiscences réconciliatrices, l'effroi devant le monde et la source toujours possible



de l'amour : « un ciel ouvert en toute saison » (p. 217). La poésie de Pascal Boulanger c'est le flux de l'Apocalypse johannique et la peinture de Tacite, les images de Jacques Callot dans ses *Grandes misères de la guerre* et la morale d'Hésiode.

Le présent honni est parfois nommé : « Dans la ville/c'est la fête multiculturelle permanente/je les croise/ils sont efficaces dans la vacherie fraternelle » (p. 238). Mais il est surtout mis en scène dans un antérieur aux évocations toujours puissantes : « Ils surgissent en tous lieux, s'attroupent autour de carcasses abandonnées, trempent leurs bras dans le sang pour y teindre leurs glaives, cherchent une cible commune où porter la mort. L'ordre toujours retourne au chaos d'où il était sorti et la terreur est si familière qu'un père se contente de sourire quand il voit son fils écartelé par les mains de la guerre » (p. 112).

L'histoire est un des lieux de la poésie de Pascal Boulanger. Pas une narration chronologique : « Passant très vite de la loupe au télescope (comme un homme qui trébuche), il éclaire le chemin sachant qu'on ne peut guère lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre humain » (p. 72) ; mais la souvenance presque immémoriale d'une antique civilisation de ruraux et de réîtres, de bergers et de mercenaires, de prêcheurs et de soudards, de veuves qui ferment les yeux du mort (p. 79) et de femmes « belles quand la chaleur les rapproche des fontaines » (p. 34). Dans son panthéisme poétique, la ville est absente, seules quelques bourgades archaïques assoupies ou des cités disparues. La ville serait cachot face au silence, à la forêt, aux champs, à l'océan : « D'ailleurs, le poème est un corps endormi/qui sait de quel côté se tourner/pour ne pas effacer l'horizon/ni vider la mer » (p. 202).

Michel Renard